

TRAVERSEZ LA RUE...

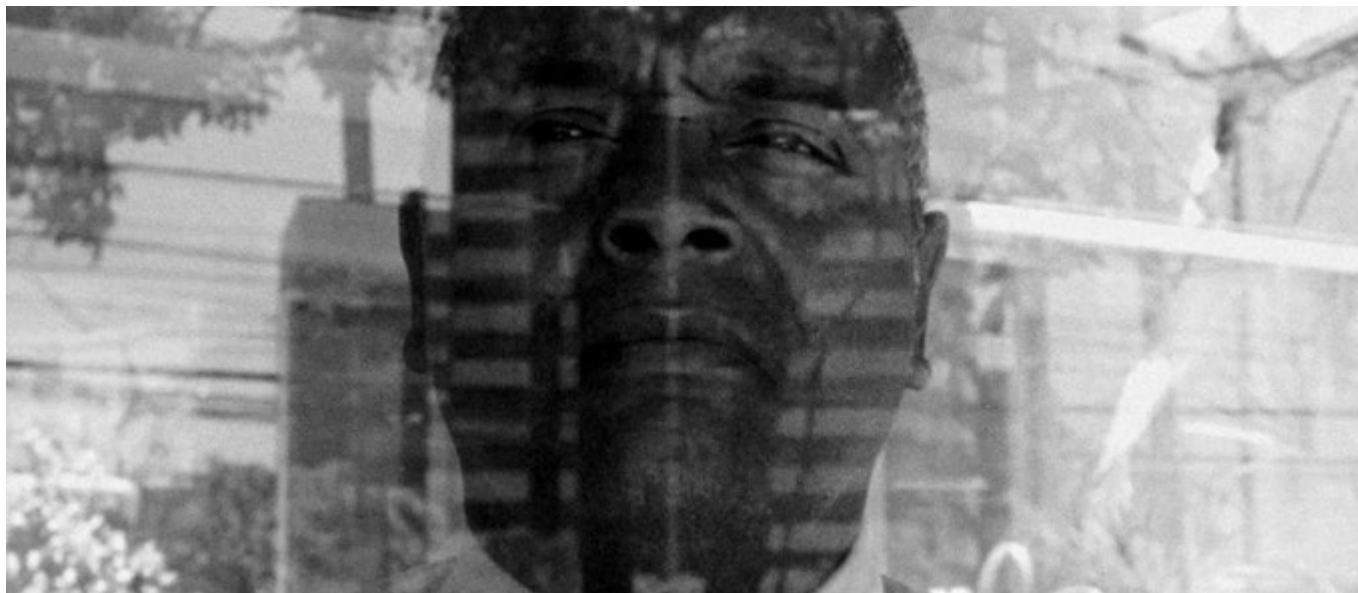
... C'est l'heure d'allumer des feux de joie !

JOURNAL DU 14^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 6 / SAMEDI 25 FÉVRIER 2023

ÉDITO

Le festival se termine, mais les luttes continuent. Continuons de nous battre pour de bonnes conditions de travail, et pour nos retraites ! Rendez-vous le 1^{er}, le 7 et le 8 mars dans les rues de Poitiers.



URBAN SOLUTIONS, DE ARNE HECTOR, VINICIUS LOPES, LUCIANA MAZETO ET MINZE TUMMESCHEIT — DOCUMENTAIRE — COMPÉTITION INTERNATIONALE

QUAND LA FAVELA DESCENDRA DES COLLINES ET QUE CE N'EST PAS CARNAVAL

Le film semble être une suite de tableaux. Les cadres, fixes pour la plupart, dépeignent dans une esthétique chaleureuse la ségrégation spatiale et sociale qui a lieu dans les quartiers riches du Brésil.

C'est un film à deux voix décrivant deux situations opposées. La première est celle d'un riche artiste allemand venu s'installer au Brésil pendant la période coloniale. La deuxième est celle des gardiens des résidences huppées brésiliennes. Entre les deux se trouvent les murs, les grillages, les vitres, les barrières et les caméras.

Le rythme est lent, comme la journée de ces gardiens condamnés à attendre que quelque chose se passe, semblable aux résidences filmées. Le grain et le cadre lui donnent un aspect ancien, légèrement dépassé. On se croirait presque immergé dans une époque révolue.

Pour faire le lien entre ces deux périodes, il y a des peintures insérées derrière les paroles. Des peintures de l'époque coloniale où les blancs et les noirs sont strictement séparés, chacun occupant un rôle particulier. Finalement l'histoire n'est pas révolue, elle est actuelle et la séparation toujours présente. Les riches se sont barricadés dans de grandes tours pour se protéger des pauvres, et ce sont ces mêmes pauvres qui montent la garde à l'entrée de ces tours. Tout est calme et ordonné, jusqu'à la fin où l'ordre est renversé.

Urban solutions est une proposition pour un autre ordre social qui invite à contempler le présent pour mieux le modifier.

Pauline

Quand la favela descendra des collines et que ce n'est pas carnaval

*Personne ne restera pour le grand défilé
A l'entrée un feu d'artifice pour tous ceux qui
n'ont jamais vu ça
De fusils, de mitraillettes et de grenades
C'est la guerre civile*

*Quand la favela descendra des collines
et que ce n'est pas carnaval
il n'y aura pas de temps pour la répétition
générale*

*Chaque école de samba se transformera en
troupe de combat
La dramaturgie sera celle de la guerrilla
Et l'allégorie un arsenal d'armes
Et les paroles chanteront une ville divisée
Le jour où ce sera l'enfer sur l'avenue*

*Quand la favela descendra des collines
et que ce n'est pas carnaval"*

*(O dia em que o morro descer e não for
carnaval, Wilson Das Neves)*

MÉMOIRE D'OUVRIÈRES

Nous enfuir sur un char ailé est un film hybride entre documentaire et fiction de la cinéaste Noa Roquet. Ce film dresse le portrait d'une femme ouvrière dans les années 1970 à Genève.

La cinéaste nous plonge dans cette société patriarcale et inégalitaire envers les femmes. Une forme cinématographique simple et puissante s'appuyant sur des images d'archives qui nous montrent la pénibilité et la souffrance de ces femmes ouvrières et mères au foyer au milieu des années 1970.

Une injustice prise à contrepied par la cinéaste par des choix esthétiques avec des jeux de couleurs et une solidarité féminine naissante qui donne espoir aux personnages.

La présence d'un discours en voix off travaillé qui accompagne la lutte pour ces femmes, notamment par la présence de musique à l'écran.

Un militantisme puissant surgit à la fin du film et imprègne les images d'archives de liberté et d'espoir pour ces femmes qui ont souffert.

Bien que le noir et blanc du film et le décor nous rappellent que cela se passe dans les années 70, la lutte de ses femmes renvoie toujours à des revendications qui sont encore d'actualité en 2023 : égalité de salaire et reconnaissance de leur "métier" de mère.

Armand et Anaëlle

MÉDÉE EN VOIX OFF

ENTRETIEN AVEC NOA ROQUET À PROPOS DE SON FILM *NOUS ENFUIR SUR UN CHAR AILÉ*

Les images de ton film proviennent d'archives suisses ? Est-ce la découverte de ces archives qui a inspiré le film ou tu avais déjà une idée de ce que tu voulais faire ?

Je suis en section montage à la Haute école d'art et design (HEAD) à Genève. C'est un film réalisé dans le cadre d'un atelier sur la mémoire ouvrière, car les nouveaux bâtiments dans lesquels l'école s'est installée il y a deux ans sont ceux d'une ancienne usine. L'idée était de revenir sur l'histoire des murs.

Dans cet atelier on devait utiliser les archives de la RTS (Radio télévision suisse romande), la principale télé suisse. On avait accès à un stock d'archives qui existe depuis 1954. On était libre d'utiliser des archives plus ou moins récentes, et d'interpréter le thème de la mémoire ouvrière.

C'est un exercice assez commun en montage de travailler avec des archives : c'est un vrai travail de montage et ça nous place en tant que réalisateur. Ça nous pousse à travailler à partir d'un matériel préexistant. C'était un cours de cinéma, de montage et d'archives en même temps.

Est-ce que les images que tu à utilisées parlaient déjà de la condition des femmes, ou tu les a utilisées pour ce qu'elles montrent de la condition des femmes ?

Ça dépend lesquelles. Quand j'ai commencé à explorer les archives, je me suis intéressé à l'histoire des ouvriers et des travailleurs étrangers. Dans les reportages, il y avait quelques femmes et ça m'a beaucoup interpellé, notamment l'idée de la double journée de travail, qui revenait souvent. J'ai recherché des archives sur les femmes au travail, sur les femmes ouvrières. J'ai trouvé deux grands reportages sur le sujet, principalement constitués d'interviews, et c'est tout. Les

journalistes en voix off expliquaient qu'à chaque fois ils auraient voulu filmer des femmes sur leur lieu de travail et que ça avait été refusé par la direction de l'usine. Donc j'avais très peu d'images. Alors j'ai été picorer dans d'autres reportages. J'ai passé des heures et des heures à chercher dans des reportages qui ne parlaient pas forcément de la condition féminine des images qui pouvaient être éloquents.

D'où provient le discours en voix off ? Est-ce qu'il provient aussi d'archives ?

C'est un long travail. Je suis tombé sur une émission qui parlait de cette femme à Lausanne, qui, poussée par la détresse, la misère économique et sociale, avait tué son enfant. Ce fait divers m'a frappée, et je l'ai tout de suite relié au mythe de Médée. J'ai d'abord eu l'idée de faire une réécriture féministe du mythe de Médée, qui a beaucoup été réécrit par des hommes, très peu par des femmes. Et puis il y a cette très belle version écrite par l'écrivaine Christa Wolf. J'en ai sélectionné des extraits. J'ai aussi lu de la littérature plus récente, notamment des romans qui parlent de femmes ouvrières, *Daizy sisters*, de Mankell, *L'amie prodigieuse* d'Elena Ferrante, et un périodique des années 70, *L'insoumise*, que j'ai beaucoup utilisé. Je sélectionnais des extraits que j'avais envie de réinterpréter dans mon film. J'en ai constitué une sorte de corpus et en parallèle, j'ai commencé à monter les images d'archives. J'ai confié tout ce matériel à une amie qui écrit afin qu'elle s'en inspire. On a fait un travail d'aller-retour, elle écrivait, j'ajoutais des choses, je remontais les images par rapport à son texte.

Ce processus d'écriture de la voix off m'intéresse beaucoup, c'est le sujet de mon essai bachelor (une sorte de mémoire de licence). J'aime cette dialectique entre le texte et l'image. C'est com-

pliqué de construire une voix off qui ne soit pas une plate redondance de l'image ni un hors sujet, et qui établisse un dialogue avec l'image, un contrepoint. Travailler à deux m'a vraiment permis d'écrire cette voix off avec une certaine liberté par rapport à l'image, de ne pas l'enfermer dans la stricte description.

Pourquoi avoir fait le choix de superposer un texte actuel, bien que inspiré de romans de plusieurs époques, à des images du passé ?

Les romans que j'ai utilisés viennent de plusieurs époques différentes, du très ancien au très récent et je pense que la question de la position des femmes traverse les époques

Tu as utilisé des archives, des documents du passé, pour porter un discours filmique actuel. Dans la mesure ou les archives disent des choses de leur époque et du contexte de création, quel genre d'archive constitue ton film, ou, peut-être, comment penses-tu qu'on le lira plus tard, en tant qu'archive ?

C'est un film entre le documentaire et la fiction, mais aussi entre le passé et le présent. Il pourra témoigner d'un regard de 2022 sur les années 70. Je ne me suis jamais posé la question de comment il pourrait être perçu dans le futur. J'ai l'impression qu'il y a des moments comme ça dans l'histoire, ou à un instant, on réinterprète des faits, des événements, des structures de pensée, des structures sociétales du passé. J'ai l'impression que mon film s'inscrit là-dedans. Il est très ancré en 2022, avec un discours qui est celui d'une jeune femme de 2022, mais qui s'interroge sur ce qu'ont vécu les grands-mères par exemple. C'est un fil tendu entre ces deux époques.

Propos recueillis par Célian

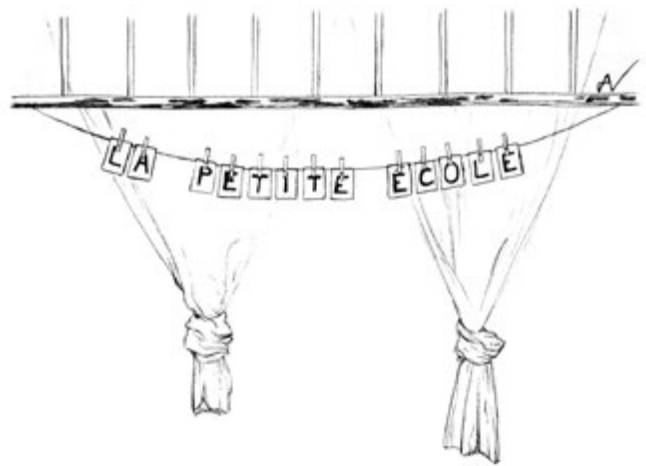
UNE TENDRE BULLE

Marie et Juliette sont deux enseignantes qui ne comptent plus leurs heures. Elles sont coincées entre leur bataille avec l'administration belge pour être reconnues et financées et leur désir d'aider les enfants qu'elles accompagnent.

Dans ce film, la réalisatrice Lydie Whissaupt-Claudel, nous montre la formidable initiative de ces deux femmes pour aider des enfants issus de l'immigration et sans parcours scolaire. Dans le lieu qu'elles ont créé, "La petite école", elles tentent de trouver un compromis entre école et maison, pour ces enfants qui n'ont jamais acquis l'apprentissage des rythmes scolaires. Elles font tout pour préparer les enfants au cadre qui les attend pour espérer qu'ils ne se retrouvent pas en décrochage scolaire.

Bien que l'apprentissage soit au cœur de leurs préoccupations, le bien-être des enfants passe avant tout. Il semble plus simple parfois de suivre les envies des enfants pour les re-concentrer sur les activités plus scolaires. On ressent comment le périple de ses enfants les à marquer au plus profond, tout comme leurs parents.

Juliette et Marie ne sont cependant pas seules dans ce voyage. Elles font appel à différents spécialistes pour mieux adapter leurs techniques pédagogiques auprès des enfants. Cependant,



comme le dit une pédopsychiatre qu'elles vont voir, « les enfants sont bloqués dans le passé, qu'ils ignorent en même temps. »

Le projet de ces deux femmes tend à la recherche d'une bulle d'apaisement pour les enfants, mais également pour leurs parents.

C'est un film qui joue entre l'innocence des enfants et la dure réalité des manquements au bon accueil de ceux-ci dans un système qu'ils ne connaissent pas encore.

Anaëlle



MAUVAISES FILLES, D'ÉMÉRANCE DUBAS - ATELIER DÉMONTAGE D'UN MONTAGE

IL EN FAUT DU TEMPS ET DE LA CHANCE POUR SE FAIRE UNE PLACE AU SOLEIL

Mauvaises filles est un film alliant mise en scène, scènes d'archives et prise de parole de femmes anciennement internées en maison de correction. Il dresse le portrait croisé de quatre femmes qui ne se connaissent pas mais qui pourtant partagent une histoire commune, celle d'avoir été placée en internat de rééducation pour fille. Il montre comment les marges - et leur prise en charge-peuvent raconter l'exercice du pouvoir, et structurent la place des femmes dans la société française. Les vies y sont organisées par section dans des lieux labyrinthiques. Ici des religieuses sans connaissance dans le domaine éducatif appliquent des punitions aux conséquences traumatiques.

Ce film touche plusieurs thèmes sensibles : viols, bastonnades, homophobie, délaissement des parents,... Les maisons de correction sont vues par les filles comme une prison physique et mentale avec divers endoctrinements (être tranquille, silencieuse, bien se tenir, ne pas avoir de relation homosexuelle).

Une voix cristalline presque enfantine nous accompagne dès le début dans ces lieux aujourd'hui délabrés pour raconter ces vies à travers l'espace. Des récits d'une grande puissance et d'une grande violence s'enchaînent montrant le traumatisme transgénérationnel qui en découle. Le montage conçu comme un puzzle fait monter l'ébranlement général.

Entre rejet des enfants et manipulation de la part institutions, ce film dénonce le système et raconte l'histoire universelle de ces femmes. Mais au-delà de cet apport, il permet à ces femmes de reconnecter avec les petites filles qu'elles étaient. Il a donc pour vocation d'être un film mémoriel, un travail sur la question des traces et l'enfermement des corps. Un film émouvant qui prend aux tripes et qui ne peut que nous faire ressentir de la compassion. Ces femmes tiennent ce traumatisme comme un poids : "Il restera des traces de cette vie de chien".

Natane



Traversez la rue...

Journal du 14^e festival Filmer le Travail
n°6 - Samedi 25 février 2023

Rédaction : Gwendal Guillard, Pauline David, Anaëlle Bruneteau, Jade Desmoulin, Natane Marion, Armand Barranger, Lucas Audinette, Isabelle Taveneau, Thomas Dupuis

Le journal Traversez la rue est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par Filmer le travail depuis novembre 2022 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers, issus des Master CTC et Anthropologie, parcours ethnographie et écriture audiovisuelle. Réalisation encadrée par Isabelle Taveneau (FLT) et Thomas Dupuis (Éditions FLBLB).

Avec le soutien du FSDIE (Université et CROUS de Poitiers)

SOIT BELLE ET TAIS-TOI, DE DELPHINE SEYRIG — DOCUMENTAIRE — RÉTROSPECTIVE

ON A ENVIE DE LES ÉTRANGLER

Cette phrase est dite par l'une des 24 actrices que Delphine Seyrig a interrogées lors de son projet *Sois belle et tais-toi*. Lors de ses entretiens, les actrices françaises et américaines participent à une réflexion commune autour de leur métier et leur rapport avec les acteurs et les autres actrices.

La réalisatrice ne destinait pas ces entretiens filmés à devenir un film. Son but était de faire des projections pour amener le débat. Elle n'a pas fait beaucoup de montage, seulement des cuts. Elle laisse ainsi les propos des actrices bruts. Elle les guide néanmoins en leur posant des questions allant de ce que ces femmes auraient fait si elles étaient nées homme à leurs relations avec les autres actrices.

Delphine Seyrig pointe déjà les problèmes qui existent dans le domaine du cinéma, et cela 40 ans avant les premières campagnes du mouvement #meetoo.

Bien que le titre "On a envie de les étrangler" puisse choquer nos chers lecteurs, celui-ci entre dans le cadre d'une réflexion beaucoup plus vaste que la réalisatrice porte et qui résonne encore aujourd'hui.

Anaëlle

Le film sera projeté au cinéma Le Dietrich au début du mois de mars. N'hésitez pas à vous y rendre si vous n'avez pas eu la chance de participer à la séance du jeudi 23 février.

Truffaut a dit :

"il faut que les femmes écrivent pour elles"

Merci François !

SWEET SIXTEEN, DE KEN LOACH — FICTION — RÉTROSPECTIVE ET JEUNE PUBLIC

TUER POUR ENTRER DANS LA COUR DES GRANDS

Entre vente illégale de cigarettes et visites de sa mère toxicomane en prison, Liam tente de s'en sortir. Il vit chez son beau-père violent et dealer de drogue et trouve refuge régulièrement chez sa sœur Chantelle, jeune mère célibataire. Toujours accompagné de son meilleur ami Pinball, il décide de vendre de la drogue en prévision de la sortie de prison de sa mère. Il rêve d'une vie sans problèmes avec elle, au bord du Clyde, dans une caravane.

Ken Loach nous plonge dans une Écosse précaire, en proie à la violence et à une jeunesse désemparée. On est d'autant mieux immergé dans cette réalité sociale que les acteurs sont des non-professionnels, et que les cadrages restent très proches des personnages. Le ciel perpétuellement gris ainsi que les pierres des maisons renforcent l'ambiance funeste de l'histoire.

Les fans du réalisateur ne seront cependant pas dépaysés par le film qui reprend les mêmes codes et la même trame narrative que ses autres films. Le monde décrit est tragique, précaire et violent. Rien n'épargne les personnages d'une destinée qui semble déjà tracée. Par son sujet, le film se rapproche égale-



ment des films de mafieux avec le traditionnel rite de passage pour entrer dans l'organisation de drogue.

La tension ne redescend jamais et chaque nouvel événement éloigne un peu plus Liam du futur qu'il espère.

Anaëlle et Pauline



RELAXE, D'AUDREY GINESTET-DOCUMENTAIRE-COMPÉTITION

LE GROUPE DE TARNAC ÉTAIT UNE FICTION

Le film documentaire d'Audrey Ginestet met en avant le travail d'un groupe de personnes soupçonnées dans l'affaire de Tarnac. La réalisatrice a choisi de suivre l'une des personnes présentes dans cette affaire : Manon, musicienne professionnelle et gérante en collectivité d'une épicerie, d'un bar et d'une bibliothèque, Le magasin général à Tarnac.

Le long métrage nous replonge dans cette affaire qui a occupé dix ans de la vie de Manon, préparant sa défense à travers un simulacre de tribunal pour le dernier chef d'accusation encore présent. L'utilisation d'archives de journaux télévisés traitant des débuts de l'affaire ainsi que des extraits plus récents sur la requalification du procès en cours permettent de recontextualiser l'affaire pour le spectateur. Le documentaire montre plus largement les impacts de ces dix années sur l'entourage des personnes concernées, ayant à la fois brisé des amitiés et des familles mais également renforcé certains liens.

Même si le film tourne autour de Manon, il met en avant une vie en communauté à travers différents plans mettant en scène le groupe de soutien qui l'aide pour sa défense. Les proches de Manon témoignent face caméra de leur implication et de leur soutien dans cette affaire. Certains autres inculpés dans l'affaire témoignent de l'impact sur leur vie et participent à la mise en scène du procès. De manière générale, le film nous rappelle l'univers du monde judiciaire à travers des textes présents à l'image tirés des dossiers du procès, mais aussi de la difficulté de ce monde notamment avec la scène où Manon tente d'expliquer à ses enfants certains termes comme le mot "soupçonner". *Relaxe* dévoile des moments de vie rythmée par le jugement à venir jusqu'au feu de joie finale.

Le documentaire met l'accent sur la relation intime entre Manon et Audrey Ginestet. Cette proximité avec les sujets filmés est renforcée par les quelques interventions de la réalisa-

trice derrière la caméra et des voix off expliquant le choix de son sujet pour son premier film. On peut sentir que la réalisatrice est proche des personnes présentes, à travers des regards caméra, surtout ceux des enfants de Manon. Le long métrage *Relaxe* a une dimension musicale importante, à travers des musiques qui nous rappellent l'activité de la protagoniste du film et les scènes de répétition de sa formation.

Gwendal et Pauline



GOUTTE D'OR, DE CLÉMENT COGITORE - FICTION - AVANT-PREMIÈRE

UN BON ARNAQUEUR

Ramsès est un médium qui exerce dans le quartier de la Goutte d'or à Paris. Il prétend voir des choses, parler avec les morts, mais on s'aperçoit vite que c'est une supercherie. Il va être confronté à une bande de mineurs isolés venus du Maroc, qui dorment dans un parc, et viennent le voir pour qu'il retrouve l'un des leurs, mystérieusement disparu.

Le début du film reste entre les quatre murs de l'appartement et du cabinet de Ramsès, avant de s'élargir vers l'extérieur, constitué principalement du parc où dorment les enfants, et du chantier, dans lequel les pelleteuses évoluent comme de grands animaux, comme des dinosaures, à la fois lents et carnassiers.

Les mineurs isolés parlent en arabe, reprochent parfois à Ramsès de mal le parler, et on comprend que Ramsès a sans

doute grandi à Paris, que c'est son père qui est venu du Maghreb en France. Le film nous montre trois générations, celle des enfants, qui sont venus en France de façon illégale et qui survivent tant bien que mal dans ce quartier en se cachant et en volant, celle du père de Ramsès, venu du Maghreb en France pour travailler, et celle de Ramsès, fils d'immigré, qui a cette double culture, et qui va faire le lien entre les deux autres générations.

Que Ramsès soit un médium a en effet une double signification. C'est un arnaqueur, qui profite de la crédulité de gens désespérés, mais un "bon" arnaqueur dans le sens où il est aussi montré comme quelqu'un qui console. D'ailleurs son business a tellement de succès que les autres médiums du quartier lui reprochent de leur piquer leur clientèle

(scène très drôle où les médiums se partagent les populations : toi les maliens, toi les indiens, toi les arabes etc.). C'est aussi le médium (au sens de moyen de communication) qui va faire le lien pour les spectateurs entre l'histoire des mineurs isolés et l'histoire de son propre père.

On est beaucoup dans la nuit, l'image est très belle. Immérgés dans le quartier, dans les chantiers, on reste très proche des personnages. J'aime beaucoup ce côté "pris sur le vif". C'est aussi assez violent, mais je dirais que c'est une violence de survie, de fauve blessé. Cette violence (verbale et physique) vient plutôt des enfants, et on sent que c'est leur seule façon de communiquer : ils ne parlent pas le français, ils sont perdus dans la ville, ils n'ont pas d'autre façon de subsister.

Thomas



RAMBOY DE MATTHIAS JOULAUD ET LUCIEN ROUX - DOCUMENTAIRE - COMPÉTITION INTERNATIONALE

APPRENDRE

"Mon grand-père Martin Calvey, c'est un fermier. Il aime dire que c'est l'un des meilleurs. J'aime penser la même chose."

Cian, jeune garçon irlandais vit sur l'île d'Achill. Il a grandi sur cette île principalement peuplée de moutons. Il aide et apprend avec son grand-père le travail à la ferme. On découvre sa vie avec les moutons, les chiens bergers, l'entretien de la ferme, quand il n'est pas à l'école ou au foot.

C'est une "aide à temps plein". Nous découvrirons à travers ce portrait de Cian, les efforts et les enjeux qu'une ferme exige, et l'apprentissage difficile de cette activité.

La voix-off de Cian nous fait entendre ses rêves et ses envies pour sa vie future. Son père a un travail très éloigné de celui de fermier et loin de son fils, il a une vie connectée, avec les réseaux sociaux, à l'étranger. Cian voudrait connaître cette vie et partir, voir et vivre autre chose. En même temps, son respect et son admiration pour le métier de son

grand-père lui donne envie de revenir à cette vie de fermier plus tard, avec quelques moutons. "On ne laissera pas tomber".

Des plans larges offrent une douceur et une évasion vers des paysages apaisants, étendue verte ou océan atlantique, aussi sauvages l'une que l'autre. Des plans plus serrés nous rapprochent de Cian et de belles transitions nous transportent d'un monde à l'autre, comme de la ferme à une baignade, une transition réalisée par la présence de l'eau servant au nettoyage des moutons et plus tard à la baignade de Cian. Ce film a une chronologie cyclique, les premières images sont celles des essais vains de Cian à attraper un mouton et le film se conclut sur le même essai réussi cette fois.

Un très beau film qui nous permet de rencontrer un grand-père qui vit pour sa ferme, pour ses moutons, qui sont comme de l'or pour lui. Et un petit-fils, qui a un héritage et une perspective future différente.

Jade